

Études d'histoire religieuse



Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, S.I., Boréal, 1999, 204 p.

Guy Laperrière

Volume 66, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006813ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006813ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laperrière, G. (2000). Compte rendu de [Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, S.I., Boréal, 1999, 204 p.] *Études d'histoire religieuse*, 66, 89–91. <https://doi.org/10.7202/1006813ar>

Comptes rendus

Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, S.I., Boréal, 1999, 204 p.

Excellent! Voilà le mot qui me vient spontanément au sortir de la lecture de cette *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*. Brève histoire: c'est le nom d'une nouvelle collection chez Boréal qui ne se nomme pas – si ce n'est par le titre – et qui nous a déjà valu une *Brève histoire des peuples de la Nouvelle-France*, traduction du livre d'Allan Greer, et une *Brève histoire des Canadiens français*, d'Yves Frenette. Sur des sujets fondamentaux, il s'agit de synthèses percutantes, par les meilleurs auteurs disponibles, avec un caractère lisible et une couverture alléchante, ici la photo d'un évêque (M^{gr} Tessier?) trônant en 1955 au centre d'une fête paroissiale. C'est une tendance des éditeurs – influence de la télévision? du vidéo-clip? – de vouloir condenser le savoir dans de petits livres. S'ils sont de la qualité de celui-ci, on ne s'en plaindra pas, quoique l'absence de notes ou références rende difficile, au plan de la recherche, le repérage de l'origine des positions avancées. L'ouvrage se clôt sur une bibliographie de trois pages présentant les principaux travaux des dix dernières années (1988-1999).

Pourquoi ce livre est-il si excellent? Évidemment, parce qu'il est bien informé, équilibré, nuancé, bien écrit. Mais aussi, parce que l'A. s'y engage tout entière, n'hésitant pas à proposer une vision personnelle et originale de l'histoire. Les idées neuves, les intuitions, foisonnent. On ne les partage pas toutes, mais elles font réfléchir. Et enfin, la culture de l'A. déborde et éclaire son sujet. Ferretti maîtrise aussi bien l'histoire de la société québécoise que celle du catholicisme international: c'est ce qui fait de ce petit livre un ouvrage vivant, intéressant, stimulant.

Des interprétations y sont proposées que tous ne partageront pas. Et sur chacune des périodes. Ainsi, pour la Nouvelle-France, le projet missionnaire est qualifié et à plusieurs reprises d'«insuccès patent» (17). Je vois d'ici bondir les historiens jésuites... Au XIX^e siècle, Bourget est décrit de manière positive: «être charismatique, homme d'organisation et d'autorité, véritable visionnaire» (191), ce qui n'empêche pas par ailleurs de présenter ses adver-

saires libéraux sous un jour tout aussi favorable. Pour le XX^e siècle, qui occupe la moitié de l'ouvrage, Ferretti fait remonter aux années 1920 l'effritement de l'autorité de l'Église: «Le demi-siècle qui s'étend des années 1920 aux années 1970 a été celui d'une dissociation progressive entre l'Église et la société du Québec.» (194). S'il est vrai qu'on trouve des gestes menant à la sécularisation dès le début des années 20, la force de la présence du catholicisme jusqu'en 1965 peut donner lieu à une interprétation différente de celle qui est ici proposée.

Je n'en donnerai ici qu'un exemple, qui touche le traitement de la période 1940-1960. Sous le titre «Un colosse aux pieds d'argile», Ferretti présente successivement le mouvement de sécularisation, la fin du catholicisme social, *Refus global*, la grève d'Asbestos, les tensions à l'intérieur de l'Action catholique et la bureaucratisation des structures de l'Église. Tout cela est bien réel et couvre dix pages. La onzième et dernière page de cette section évoque rapidement «le renouvellement spirituel» et signale le nouveau catéchétique et le dialogue œcuménique amorcé par Irénée Beaubien. L'A. passe ainsi sous silence tout le bouillonnement qui, en ces années, a accompagné les renouveaux biblique, liturgique, pastoral, artistique, culturel – qu'on pense aux ciné-clubs – si caractéristiques de ces années d'après-guerre et qui aident à comprendre la véritable popularité qu'ont connue au Québec les interventions progressistes du cardinal Léger au concile Vatican II. D'après sa propre expérience et ses propres recherches, chacun trouvera ainsi à redire à l'une ou à l'autre des interprétations de Ferretti.

Mais à côté de cela, que de trouvailles, de formules bien frappées, de raccourcis saisissants! Il y a tant de pages réussies, qui sonnent juste, qui font le point, admirablement, sur l'historiographie récente, qu'on aimerait pouvoir citer des passages entiers à titre d'exemples. Contentons-nous ici de quelques phrases. Ainsi, pour marquer un changement de perception des pauvres dans les années 1840, Ferretti écrit: «Depuis le XVIII^e siècle, la spiritualité s'est infléchie. Lorsqu'ils les soulageaient, qu'ils les soignaient, les plus charitables reconnaissaient le Christ en personne dans les démunis ou les infirmes; maintenant, ce sont plutôt eux-mêmes qui ont le sentiment de le rendre présent, lorsqu'ils l'imitent dans sa charité.» (73-74). Ou encore, pour le sens à donner à l'ultramontanisme après l'Union de 1840: «l'Église ultramontaine peut apparaître comme l'instance qui sait rassembler dans une nouvelle configuration le sens de la vie collective: sa religion communautaire et démonstrative offre un étendard à la nation; sa théologie du rapprochement et sa charité organisée, une nouvelle morale des liens sociaux.» (79). Pour le sens de la nuance, voyez le traitement des relations entre Duplessis et les évêques après la victoire de l'Union nationale en 1936: «Néanmoins, une association, pas toujours facile mais durable, vient d'être formée entre Duplessis et un nombre suffisant d'évêques pour que

l'histoire juge par la suite qu'il s'agit de l'Église dans son ensemble.» (137). Enfin, voici comment est résumée la réaction des femmes à *Humanae vitae*, en 1968: «Quant aux femmes, elles sont en train de délier le corset moral qui, surtout en matière de sexualité, enserrait leur conscience parfois jusqu'à la surculpabilisation.» (166).

Une période particulièrement difficile à traiter est celle des dernières années, de 1970 à 2000. Lucia Ferretti ne baisse pas les bras et y consacre 20 pages, conduisant le récit et l'analyse jusqu'à l'actualité la plus récente. Elle est sévère pour l'Église-institution, en particulier pour Rome: l'Église québécoise lui apparaît dès lors «en marge de la société» (178). Mais du même souffle, elle trouve des chrétiens engagés «au coeur des enjeux actuels», ce qui l'amène à conclure qu'entre l'Église et la société québécoise, «la période actuelle a provoqué un éloignement, mais pas vraiment une rupture» (188).

De manière générale, Ferretti cherche à donner le plus de place possible à la religion, et notamment à la religion populaire. Les dévotions, la spiritualité, ont trouvé leur chemin dans cette *Brève histoire*. Une absence significative à relever: il n'y a pas un mot sur l'art, de quelque forme qu'il soit. Ni les églises, ni l'histoire de l'art (peinture, sculpture, orfèvrerie), ni la musique religieuse, ne sont évoquées. Il me semble qu'un Bourgeau ou un Leduc, un Wilfrid Corbeil ou un Raymond Daveluy, auraient pu trouver place dans cette histoire, de même d'ailleurs, au rayon culturel, qu'une entreprise comme les Éditions Fides, dont l'histoire vient d'être publiée. Mais on ne peut tout dire en 200 pages, et chacun pourra déplorer des absences.

Il reste qu'au total, le petit livre de Lucia Ferretti est un miroir dans lequel on prendra plaisir à se regarder. Non pas tant parce que l'image qu'il nous renvoie nous plaît que parce qu'elle paraît conforme. L'angle d'approche est stimulant: c'est une historienne qui parle, et qui se préoccupe autant de la société québécoise que de l'Église catholique. Mais elle connaît son sujet. On apprendra donc beaucoup dans ce livre, on réfléchira aussi. Mais surtout, on aura le goût de pousser plus loin la recherche, tant il y a là de pistes suggestives.

Guy Laperrière,
Université de Sherbrooke.

* * *